

LE

PASSE-TEMPS

ET

LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie: <i>Les baisers chorégraphiques</i>	Pierre BATAILLE.
Echos artistiques.....	L. M
Nos Théâtres.....	X...
Partition amoureuse: <i>Du Capo</i>	Andréa LEX.
Libre Chronique.....	FRANC-SILLON.
La première classe.....	Gaston CERFBEER.
Pleurons tous deux.....	Jeanne GERMAIN.
Par-ci Par-là.....	Maurice P.
Ce qu'on voit dans les yeux..	Fernand RIVET.
Lettre parisienne: <i>Détails inédits sur l'affaire de la rue de Chabrol</i>	Arsène ALEXANDRE.
Bibliographie.....	X...
Spectacles et Concerts.....	X...
Bulletin Financier.....	X...

CAUSERIE

Les Baisers chorégraphiques

Un analyste, M. Paul d'Enjoy, s'est chargé d'expliquer — dans la *Revue Scientifique* — ce que c'est que le baiser. Entre nous, la chose n'était pas facile. Cyrano de Bergerac a beau dire:

Un baiser, mais à tout prendre qu'est-ce?

Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer.

La définition de l'amoureux de la belle Roxane est forcément incomplète. Vous allez voir ce que devient le fameux point rose sous le terrible scalpel de M. d'Enjoy.

D'abord, il établit qu'il y a deux sortes de baisers: l'un olfactif et l'autre nutritif.

Le baiser olfactif, c'est le baiser chinois et japonais: la race jaune n'embrasse pas, au sens français du mot, elle flaire.

« Le geste se compose de trois mouvements successifs déterminés: 1^o l'application du nez sur la joue de l'être aimé; 2^o une longue aspiration nasale s'exerçant en concomitance avec l'abaissement des paupières; 3^o un léger claquement des lèvres, sans application de la bouche sur la joue embrassée ».

Ce baiser mongolique — empreint de bestialité — nous paraît répugnant: c'est le geste de l'animal qui flaire sa proie avant de la dévorer.

Eh! bien, nous avons tort de faire les renchéris et, dût notre délicatesse en souffrir extrêmement, la définition cidessus peut tout aussi bien s'appliquer au baiser européen.

M. d'Enjoy constate que « notre baiser est un geste nutritif qui participe à la fois du happement et de la succion ».

« Baisers jaunes et baisers blancs ont donc une même origine, leur signification est également grossière. Les Chinois expriment à l'être embrassé qu'ils le fleurissent comme une proie agréable; les Européens lui déclarent qu'ils le dévoreraient avec plaisir. Ce ne sont que deux formes différentes du même instinct, deux simples gestes de carnassiers. »

Je comprends maintenant l'expression « jolie à croquer » appliquée à une jeune personne dont les joues roses et veloutées appellent le baiser.

Je m'explique également la terreur des mères de famille: sous l'habit noir et le plastron empesé du jeune homme qui papillonne autour de leurs filles, leur tendresse alarmée a deviné un carnassier.

A la fin d'un quadrille échevelé ou d'une valse entraînante, il arrive fréquemment — dans les bals publics — qu'un farceur, se faisant l'interprète du sentiment général, s'écrie d'une voix impérative: — Embrassez vos dames! Des

hourrahs de satisfaction accueillent toujours cet ordre et — avec une effusion que je renonce à décrire — chacun se met en devoir d'embrasser « sa chacune. »

Cela se passe — comme on dit — à la bonne franquette et dans un monde très mêlé, surtout du côté des dames. Rien ne faisait supposer que les baisers chorégraphiques deviendraient une des grandes attractions des soirées mondaines.

Il en est pourtant ainsi: c'est encore la baronne Staffe qui nous l'apprend.

« Les baisers chorégraphiques sont remis en honneur. Qu'est-ce que c'est que cela? Voilà: au commencement et à la fin de chaque danse, deux notes jouées par l'orchestre signifiaient autrefois: Embrasse-la. Le danseur, en toute liberté et convenance, appliquait ses lèvres sur la joue de sa gracieuse partenaire.

« Un jeune ménage a trouvé jolie cette chose du passé et l'a rétablie chez lui au début et à l'achèvement des valses. »

Le baiser chorégraphique a vite fait son chemin: il est actuellement pratiqué en de nombreux salons.

La lecture attentive des carnets mondains montre cependant qu'en dehors « des douairières qui ne peuvent plus rêver d'être embrassées » la nouvelle mode rencontre une certaine résistance.

Des amphitrions — qui savent probablement à quoi s'en tenir sur les conséquences du baiser olfactif et du baiser nutritif — ont décidé « que les deux notes préliminaires et finales de la valse seraient le signal du baise-main. »

Il est certain que le retour à la galante habitude de baiser la main aux femmes tranquilliserait beaucoup de mamans et de maris.

Dans la bourgeoisie — je le dis à sa

louange — les rapports entre les jeunes gens et les jeunes filles sont restés, jusqu'ici, empreints d'une louable réserve.

Cette réserve, le grand monde la trouve mesquine et blessante ; il est d'avis qu'il faut laisser à la jeune fille une liberté complète, comme si cette liberté « à l'américaine » s'accordait avec le tempérament de notre race et surtout avec les avantages pécuniaires que beaucoup de prétendants espèrent retirer du titre d'époux.

De là l'extension prise — chez nous — par le flirt qui ne va pas sans quelques dommages bien qu'on ait dit sottement que tourner autour du fruit défendu était plus tentant que d'y mordre.

Depuis Eve, nous savons pourtant à quoi nous en tenir sur l'attrait du fruit défendu !

La baronne se réjouit de voir le long des routes des caravanes de cyclistes, jeunes gens et jeunes filles, excursionnant ensemble.

« De fugitives sympathies s'accroissent, et des flirts sans importance se convertissent en sérieuses fiançailles (j'te crois!). On n'avait pas encore vu cela en France, mais il paraît que les familles qui ont fait le premier pas dans cette voie, n'ont pas à s'en repentir. La camaraderie quasi fraternelle serait une sauvegarde dont on ne s'était pas encore avisé chez nous. »

Ne trouvez-vous pas cela adorable? Auriez-vous jamais supposé qu'il y avait autant de petits saints parmi nos oisifs et nos désœuvrés ?

Goûtez, je vous prie, avec toute l'onction qu'elle comporte, cette dernière réflexion :

« Les jeunes gens veulent mériter la confiance que leur témoignent les pères et les mères et assument vraiment à l'égard des jeunes filles un rôle de protecteur, un rôle tout chevaleresque ».

Après cela, on aurait tort — n'est-ce pas ? — de se montrer rigoriste, de blâmer les bals blancs et les diners blancs d'où les parents sont expressément exclus, comme des gêneurs donnés par la nature.

Il est même interdit de montrer quelque inquiétude à l'égard des divertissements promis par les invitations mondaines, sous cette vague rubrique : « Après le thé, charade et cotillon très intime ».

Passé encore pour la charade qui peut être transparente... comme les cartes, mais un *cotillon très intime*, qu'est-ce que cela peut bien être ?

Je ne suppose cependant pas qu'à la troisième figure — entre deux tours de valse — les demoiselles et les jeunes

femmes invitées montrent l'intérieur de leurs... *sandwiches* à tous les buveurs de thé !

Pierre BATAILLE.

Echos Artistiques

Dans le tableau de la troupe du Grand-Théâtre de Marseille nous retrouvons les noms de plusieurs de nos anciens pensionnaires : MM. Duc, Henderson, Baroche, le baryton Beyle, la basse Sylvestre ; Mlle de Méryanne, Mlle Zanini, seconde danseuse.

M. Emile Marck, ancien directeur de nos théâtres municipaux pendant la saison 1879-1880, vient de mourir.

Avant de venir à Lyon, il avait successivement dirigé les scènes de Strasbourg, de Lille et d'Angers.

C'est lui qui monta *Aïda* sur notre scène lyonnaise, avec une interprétation de tout premier ordre comprenant les noms de MM. Tournié, aujourd'hui directeur de notre Grand-Théâtre, Delrat, Plain, Neveu ; Mmes Baux, Bernardi et Blanche d'Erville.

Depuis son départ de Lyon, M. Emile Marck a été directeur de l'Odéon et, en dernier lieu, professeur de déclamation au Conservatoire de Nantes.

Le bilan de l'exploitation du théâtre de Covent-garden permet de distribuer aux actionnaires, pour l'exercice de la dernière saison un dividende de 30 o/o. C'est la troisième fois que ce dividende leur est payé, car pendant les deux précédentes les affaires ont été tout aussi brillantes. Les actionnaires rentreront donc l'année prochaine complètement dans leurs fonds.

On peut se demander pourquoi et comment les opéras de Londres et New-York arrivent à payer à leurs actionnaires des dividendes énormes, tandis que les grands opéras subventionnés en Allemagne et en Autriche ne produisent qu'un déficit plus ou considérable. La réponse est bien simple : à Londres et à New-York les entreprises lyriques sont dirigées selon les bons principes commerciaux ; on n'y joue que des opéras que le public aime, avec des artistes qui sont ses favoris, tandis que dans la direction des théâtres subventionnés des considérations prévalent qui n'ont rien à faire ni avec l'art, ni avec les dispositions du public.

Nous avons dit que les représentations du théâtre de Bayreuth avaient été très fructueuses cette année.

On a vendu chaque place pour chaque représentation ; les 20 représentations, dans ce théâtre qui compte 1.500 places, ont donc produit 600.000 marcs, soit 750.000 francs. On avait donné tout d'abord un chiffre plus élevé. Les frais

sont importants, mais laissent néanmoins un bénéfice considérable.

Le théâtre fera relâche en 1900, à cause de l'Exposition de Paris. On est en train d'élaborer le projet des *Festspiele* de 1901 et on a d'ores et déjà fixé la centième de *Parsifal* au jour du 25^e anniversaire de l'inauguration du théâtre en 1876.

L. M.

NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

Depuis longtemps déjà, l'ouverture de notre scène d'opéra se fait invariablement avec *Faust* ou *Les Huguenots*.

Cette année, c'est l'œuvre plus que sexagénaire de Meyerbeer qui a été choisie pour cette solennité.

Disons tout de suite que la bonne interprétation qui en a été donnée est venue à point pour détruire — tout au moins momentanément — la fâcheuse opinion qui commençait à se faire jour dans le public, à savoir qu'avec les modifications apportées au sens artistique et musical par les œuvres lyriques plus modernes, l'opéra de Meyerbeer était fatalement appelé à voir diminuer, d'année en année, le nombre de ses admirateurs.

A côté de MM. Mondaud (Nevers), Sylvain (Marcel) et Deville (Tavanne) appréciés au cours de la saison dernière, la représentation de mardi servait de début à quatre nouveaux artistes : M. Scaramberg (Raoul), Mmes Milcamps (la Reine Marguerite), Foedor (Valentine), Walter (le page Urbain).

M. Scaramberg, qui vient de la Monnaie, a eu les honneurs de la soirée : autant comme chanteur que comme comédien, il a réuni tous les suffrages : c'est pour la direction une acquisition de premier ordre.

L'épreuve a été également favorable à Mme Foedor, accueillie tout d'abord avec une certaine réserve. Elle a fait applaudir au 4^e acte, un talent dramatique servi par une grande intelligence de la scène. Il est indispensable cependant, d'entendre notre nouveau falcon dans un autre rôle, pour être définitivement fixé sur la valeur de sa voix, qu'elle conduit du reste, avec beaucoup de sûreté.

En dépit d'une émotion visible et de la gêne qui en résultait, Mlle Milcamps a fait entendre dans les vocalises du deuxième acte, une voix bien timbrée et d'une belle étendue.

Le pourpoint du page Urbain est toujours favorable aux dugazons, c'est dire

que Mlle Walter a eu son petit succès dans les couplets classiques du premier acte.

M. Artus, que nous avons connu sous la direction Vizentini, nous est revenu dans Saint-Bris, avec les mêmes qualités et malheureusement aussi avec les mêmes défauts.

Sauf à la bénédiction des poignards où ils ont fait preuve un moment d'une regrettable indécision, les chœurs nous ont paru mieux entraînés que d'habitude. Cela est d'un bon augure pour l'avenir.

Notre première danseuse, Mlle Cerny, a fait une triomphante rentrée, il reste à souhaiter que le corps de ballet soit moins clairsemé d'abord, et mieux discipliné ensuite. Il y aurait beaucoup à faire, ce nous semble, pour lui apprendre la précision et la mesure; espérons qu'on y arrivera.

La reprise de *Guillaume Tell* nous a permis d'entendre M. Garoute, qui doit porter le poids des grands opéras du répertoire dans lesquels MM. les compositeurs se sont plu à multiplier les casse-cou.

Le jeune artiste — car il est jeune — chantait naguère les ténors légers à Genève, sous la direction Poncet. Après l'audition de jeudi, nous estimons qu'il n'a pas eu tort d'aborder l'emploi des forts ténors. Il monte, sans trop d'efforts, aux notes les plus élevées et nous paraît appelé à jeter un nouveau lustre sur les rôles d'Arnold, d'Eléazar et de Robert-le-Diable, à la condition, cependant, d'achever son éducation scénique.

Nous ne pouvons que féliciter la direction d'avoir rendu à M. Miranne le pupitre qu'il avait cessé d'occuper depuis un an.

Dans les trois représentations données cette semaine : *Les Huguenots*, *Guillaume Tell*, *Roméo et Juliette*, on a pu constater que, sous son habile direction, l'orchestre s'est ressaisi et a montré, avec une connaissance parfaite des nuances, un ensemble et une décision irréprochables.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

La dernière représentation du *Vieux Marcheur*, d'Henri Lavedan, est fixée à dimanche soir.

En attendant la première de la *Légion Etrangère*, fixée au mardi 17, la direction va faire défiler les drames, qui ont tenu l'affiche depuis l'ouverture de la saison : *La Tour de Nesle*, le *Bossu*, les *Deux Gosses*.

Partition Amoureuse

VII.

« DA CAPO »

*Tu voudrais bien empêcher
La sourde mélancolie.*

*Que tu ne peux plus cacher
Sous l'apparente folie...*

Va-t-on contre le Destin?...

— Les heures suivent les heures :

Toi qui riais ce matin

Voici que — ce soir — tu pleures...

*Tu pleures ! et c'est au fond
La même cause première
Qui fait naître sous ton front
Ou ténèbres ou lumière...*

*— Nous venons de parcourir,
Dans tous ses détours, la route
D'un amour qui va mourir...
Notre joie y reste toute !*

*Comme avant de nous aimer,
Nous rêvons — causant à peine :
— Pour s'ouvrir, pour se fermer,
Les cœurs veulent même scène ;*

*Et quand des jours révolus
Le chaud parfum s'évapore
Ils murmurent : « presque plus !... »
Eux qui disaient : « pas encore !... »*

Andréa LEX.

LIBRE CHRONIQUE

La grève du Creusot vient heureusement de prendre fin par une sentence arbitrale qui tranche ce conflit à la satisfaction générale; puisque les deux parties en tirent avantage; mais les véritables vaincus de ce dénouement pacifique sont les sinistres farceurs, orateurs ambulants de réunions publiques, colportant la mauvaise parole partout où éclate un différend entre patrons et ouvriers, entre le capital et le travail.

Ces funestes agités — généralement échappés de l'arrière-boutique de quelques organes malsains de la presse parisienne — s'évertuaient à chauffer la surexcitation populaire au Creusot... et leur candidature éventuelle à la députation, aux dépens des pauvres diables qui les écoutaient bouche bée et le ventre creux.

Ces gaillards désinvoltes — accourus des quatre poings cardinaux — après avoir soufflé la tempête dans les réunions publiques, où ils attisaient la haine et la discorde, sauvaient leur mise personnelle avec une impudente hypocrisie, en recommandant le « calme » (!) comme conclusion de leurs discours où la violence le disputait à l'ignorance des inté-

rêts qu'ils prétendent défendre et qu'ils compromettent irrémédiablement.

N'avaient-ils pas lancé l'idée folle, parmi ces malheureux, d'une marche en masse sur Paris, avec femmes et enfants, pour venir camper sur la place de la Concorde, pendant que s'éteindraient au Creusot les hauts-fourneaux, que la Compagnie Schneider ferait reconstruire et rallumer... à Cette.

Voyez-vous ces pauvres gens, sans ressources ni boussole, traînant en caravane sur les grandes routes, pendant des centaines de kilomètres, leurs lamentables smalahs, échouant aux revers des chemins interminables et semant d'épaves humaines tous les hôpitaux de la région traversée.

Et ceux qui, défilant les intempéries et bravant la fatigue atteindraient les Champs-Élysées, cette terre promise, où ils pourraient juger *de visu* du néant pitoyable de la sollicitude de l'Etat-Providence les fourrant pêle-mêle — pour débayer la voie publique — dans quelque gigantesque dépôt de mendicité improvisé.

Après avoir satisfait, pendant quelques jours, la curiosité apitoyée des badauds, accourus pour contempler leur misère — comme on s'empresse à l'exhibition de quelque tribu sauvage transplantée des ténèbres de l'Afrique au grand jour du Jardin d'acclimatation — après avoir défrayé force chroniques bien senties, provoqué de monstrueux rassemblements et de retentissants meetings de protestation — viandes creuses — que deviendraient ces misérables secourus seulement par les flots d'encre et de salive des journalistes en mal de « copie » et des orateurs de clubs révolutionnaires ?

Je sais bien qu'on aurait eu,

*Sur les bords fleuris
Qu'arrose la Seine,*

la contre-partie comique des embêtements officiels en présence de cette multitude famélique, de l'effarement de la police bien empêchée de la faire circuler, de l'ahurissement de nos politiciens parlementaires devant ce flot démocratique battant les marches du Palais-Bourbon et les portes de l'Élysée-Loubet; tout de même ces braves gens — je parle des travailleurs du Creusot — ont bien fait d'attendre, pour donner aux Parisiens cette reprise de la *Grève des Forgerons* (rien de François Coppée), l'ouverture de l'Exposition, dont leur exode ne pourra manquer de constituer alors le plus sensationnel des clous.

FRANC-SILLON.

LA CRÈME SIMON

EST LE COLD-CREAM PAR EXCELLENCE
POUR LES SOINS DE LA PEAU

Le seul recommandé
par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

Pour Calmer la Soif

Rien n'est plus utile, plus agréable,
plus hygiénique
que la boisson préparée avec le

SUCRE CASTILLAN

FRANCO PAR LA POSTE : 1.25

Adopté dans les régiments comme boisson
pour le repas

SIMON

PARIS, rue Grange-Batelière, 13

36. rue Bouchardy. LYON

Coût : DEUX CENTIMES le Litre

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczéma, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

LA PREMIÈRE CLASSE

Il y a quinze ans, lorsque mon grand-père mourut, l'université était en émoi ; jamais on n'avait parlé ainsi de réformes, de mélanges des sciences et des lettres, de surcharges de programmes, de surmenage intellectuel. Et à chaque extension nouvelle donnée aux études, grand-père approuvait, secouant sa tête blanche, tandis que ma mère, toujours portée à plaindre son « pauvre chéri » — qui était moi, — s'écriait :

— Je ne vous comprends pas, mon père, d'admirer ainsi qu'on exige tant de vos enfants. Mon Dieu ! je ne vous en fais pas un reproche, car je sais qu'autrefois les jeunes gens n'en savaient pas davantage ; mais vous n'êtes pas très certain de l'orthographe, vous ne connaissez pas le premier mot des sciences physiques, et je vous ai vu confondre le Japon avec les îles Baléares ? Cela ne vous a pas empêché de vivre en bonne santé, et de réussir dans la vie autant que vous le pouviez souhaiter.

— Il est vrai, ma fille, mais à tout ce beau raisonnement je répondrai qu'il faut tenir compte surtout des époques. Non pas, croyez-le, que je parle du temps plus ou moins éloigné du nôtre, mais bien des circonstances, du moment où l'on naît, des événements au milieu desquels on grandit, des joies ou des douleurs qui entourent notre jeunesse. Dans les périodes de paix, il faut à l'enfant du travail continu, assidu ; son cerveau peut le supporter ; mais dans les années de crise, où les esprits sont tendus et surchauffés, l'enfant mûrit vite, et grandit avant l'âge. Tenez, ajouta le grand-père, je vais vous raconter un vieux souvenir, l'un des plus vivants à ma mémoire, c'est celui de mes débuts au collège, de ma première classe.

Et m'attirant entre ses genoux, il continua :

— J'étais né un peu avant le siècle. Ma famille, confinée dans un coin de province, et boudant au régime impérial, m'avait élevé dans le calme, dans l'ignorance de ce qui se passait en France, me faisant donner seulement quand je fus en âge, quelques premières leçons de latin, par le curé du village. Le latin, plus tard le grec, voilà le fond de notre instruction d'autrefois, comme disait ma chère fille, mais on savait réellement, et on retenait ce que l'on avait su.

Donc, je m'occupais peu des choses extérieures dont on parlait rarement devant moi, mais je savais que mes deux frères aînés dont l'un était officier, combattaient à l'étranger, et ça et là des lam-

beaux de phrases m'arrivaient : la gloire de nos armes, l'honneur du drapeau, les ennemis battant en retraite, pris en écharpe, coupés, écrasés... Là-dessus ma jeune imagination bâtissait secrètement un monde de chimères, rêvait des combats inouïs, des triomphes d'empereurs romains, où le tambour, que j'avais entendu deux fois dans les rues du village, tenait toujours une grande place. Il ne manquait à toutes ces exagérations d'un cerveau d'enfant de dix ans, pour les fixer, qu'une notion plus exacte de la réalité. Voici comment elle me fut donnée :

Mon père, ne pouvant plus conduire mon éducation assez loin, se décida à m'envoyer au collège. Ce fut un gros chagrin pour moi, à la maison, dans la diligence où chacun cherchait à me consoler, sans me connaître, au parloir du collège enfin, lors de la séparation.

Sorti des bras de ma mère, je renfonçai mes larmes. pour ne pas provoquer les railleries de mes camarades, beaucoup plus délurés que moi. Lorsque le surveillant m'eût abandonné, tout penaud, au milieu de la grande cour, je vis aussitôt que tous les jeux étaient bruyants, et plus propres à développer le corps qu'à exercer l'esprit. C'était : à la Bataille, aux deux camps, où l'on tirait sur un câble jusqu'à ce que l'un des deux partis eût trainé l'autre sur le sable de la cour, aux cavaliers, où deux élèves perchés sur le dos de camarades figurant les chevaux, cherchaient à se renverser et se piochaient à qui mieux mieux ; c'était encore à l'officier et le déserteur, au passage du Saint-Bernard, etc.

Comme bien vous pensez, on accourut voir le nouveau, et les questions de pleuvoir, sans me laisser le temps de répondre.

— Comment t'appelles-tu ?

— Que fait ton père ?

— Où habites-tu ?

avec ce familier tutoiement auquel je n'étais pas habitué de la part des petits paysans qui avaient été mes premiers compagnons, et avec un flot de paroles qui m'ahurissaient.

Enfin l'un d'eux m'ayant demandé :

— As-tu des frères ?

— Oui, répondis-je, très fier ; ils sont à la guerre.

Un ah ! favorable accueillit ma réponse, et tel était alors le prestige du soldat, que mes camarades me regardèrent aussitôt avec sympathie.

Peu après, un roulement de tambour appelait à l'étude. On me place devant un pupitre, et la classe commence ; longue et monotone pour moi qui me sen-

tais tout dépaycé. Il faisait très chaud, et le passage subit de la récréation, avec tout son brouhaha, au silence de la classe, engourdissait nos jeunes cerveaux ; le maître lui-même après avoir réclamé le silence, d'une voix forte et en roulant les yeux de mon côté, paraissait s'alourdir et sommeillait devant l'explication latine qui formait alors surtout le fond de l'instruction scolaire ; d'une voix molle, il appelait :

— Durand !

Et Durand commençait, ânonnant :

— *Oratio Quinti Capitolini*, discours de Quintus Capitolinus, *ad populum Romanum*, au peuple romain...

J'avais peine à fixer mon attention sur ce sujet qui n'avait pour moi qu'un bien médiocre intérêt ! Ma pensée vagabondait au dehors, par ce coin de ciel bleu que j'apercevais tout en haut de la grande fenêtre, vers des prés et des bois que je connaissais si bien, et que je ne reverrais plus que dans longtemps, des mois, toute une éternité pour mon imagination d'enfant !

— *Quamvis, cives*, quoique, citoyens... disait une voix grêle.

Je cherchais à entendre, à comprendre, à suivre. Mais, bah ! voilà encore ma pensée repartie, la folle ! Cette fois c'était mon frère Michel passant avec son bel uniforme de carabinier, et la chemise de son casque menaçait le ciel...

— Eh ! là-bas, le nouveau, est-ce que vous dormez ?

Il me faut dix secondes pour songer que c'est à moi que le professeur s'adresse ; mais déjà lui-même a repris son air ennuyé, les yeux perdus sur son livre, qu'il ne semble pas voir.

Tout à coup la porte s'ouvre, brutalement, faisant sur le plancher une grande tache blanche de soleil ; un garçon d'étude remet au professeur un pli ouvert ; celui-ci le prend, y jette un coup d'œil rapide, et se redresse, avec un intérêt subit ; puis, d'une voix tremblante d'émotion :

— Mes chers enfants, dit-il en se levant, le proviseur me prie de vous lire la communication officielle qu'il vient de recevoir. C'est un bulletin adressé par S. M. l'Empereur et Roi, à ses troupes d'Allemagne :

« Soldats de la Grande Armée,
« Je suis content de vous. Vous avez, à la journée d'hier justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité. Vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire. Une armée de cent mille hommes, commandée par deux empereurs, a été en moins de quatre heures, ou coupée ou dispersée.

« Quarante drapeaux et étendards, cent

« vingt pièces de canon, vingt généraux, plus de trente mille prisonniers, sont les résultats de cette journée à jamais célèbre. Désormais vous n'avez plus de rivaux à redouter ; je vous ramènerai en France, mon peuple vous reverra avec joie, et il vous suffira de dire : J'étais là, pour qu'on vous récompense : Voilà un brave ! »

« NAPOLEON. »

Notre maître s'était tu ; il se fit un silence poignant, de quelques secondes à peine, mais qui nous serra le cœur, à nous, gamins, comme quelque chose de terrible et de doux à la fois. C'était le souffle de la patrie qui passait sur nos têtes blondes, l'écho lointain de triomphes, d'honneurs, de gloires auxquels nous étions tous impatients de prendre part, à l'exemple de ces braves que le drapeau, de loin, ralliait autour de lui. Alors, tous ensemble, maître et élèves, nous eûmes une explosion : « Vive l'Empereur ! Vive la France ! »

C'est un moment inoubliable, d'autant plus présent à ma mémoire, que j'ai pu assister, pendant les années suivantes, à d'autres scènes analogues, bien que moins frappantes pour ma jeune imagination.

Et notre professeur reprit, sur un ton plus alerte : — Allons, Messieurs, travaillons. Reprenez, Durand, *sicut et populus*...

Tel a été, dit le grand-père en finissant, mon début universitaire, l'éducation que nous recevions alors. Elle en valait bien une autre pour élever l'esprit et former des hommes de cœur.

GASTON CERFBERR.

Pleurons tous deux

*Sans connaître l'amour, j'ai perdu ma jeunesse,
Vivant près de toi sans l'aimer...*

*Ton cœur m'a vainement prodigué sa tendresse,
Je n'ai pas su le deviner...*

*O mon amie,
Pleurons tous deux...*

*Nul bonheur n'a marqué ta vie...
J'ai vécu seul et malheureux...*

*Ma pauvre amie,
Nous sommes vieux,
Pleurons tous deux.*

*Il est trop tard, hélas ! pour reprendre la page
Que nous aurions dû lire un jour...*

*Nos cœurs sont engourdis, dans la vie, à notre âge,
L'amitié remplace l'amour...*

*O ma chère âme,
Pleurons tous deux...*

*Mon cœur brisé n'a plus de flamme...
Et les pleurs ont meurtri tes yeux...*

*O ma pauvre âme,
Nous sommes vieux,
Pleurons tous deux.*

Jeanne GERMAIN.



Liqueur de Table

DE

PREMIÈRE MARQUE

ÉLIXIR

DE

S^T-PIERRE

DU

FRÈRE DIODATO CAMURANI

DIRECTEUR DE LA

Pharmacie du Vatican, à Rome

Dépôt général pour le Monde entier

EXCEPTÉ L'ITALIE

11, rue Grôlée, LYON

EN VENTE

Dans toutes les bonnes Maisons



AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

EXPOSITION

Internationale Religieuse

DE 1900

Ces bons donnent droit aux avantages suivants :

- 1° A 50 % des bénéfices nets ;
- 2° A leur remboursement à 40 francs, c'est-à-dire au double de leur valeur, par voies de tirages trimestriels ;
- 3° A 20 tickets gratuits d'entrée à cette exposition.

Prix du Bon : 20 fr. tous frais compris.

En vente : AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON



BELLE JARDINIÈRE

Succursale de LYON

Rue du Bât-d'Argent, 11

TOUT

ce qui compose la TOILETTE

de l'HOMME et de l'ENFANT

GRAND CHOIX

de Tissus Anglais et Français

POUR

VÊTEMENTS SUR MESURE

La Maison n'a pas d'autre Succursale dans la Région



ANNUAIRE

GÉNÉRAL

DU

Commerce de Lyon

et du Département du Rhône

EN VENTE

Agence FOURNIER, 14, rue Confort, LYON

PLAN

DE LA

Ville de St-Etienne

Echelle 1/10.000

Dressé par le Service Municipal de la Voirie
(MARS 1898)

1/2 grand aigle, ville et faubourg, 1 fr.

EN VENTE

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

Par ci, Par là

La saison dernière j'ai déjà eu l'occasion de m'élever contre l'abus qui était fait par une certaine partie du public, d'arriver au théâtre au milieu d'un acte et de troubler les représentations.

J'espérais que la Direction, qui est maîtresse chez elle, apporterait un remède à cet état de choses; mais, à la réouverture du Grand-Théâtre, j'ai constaté qu'il n'en était rien et que, loin de cesser, cet abus ne fait qu'augmenter.

Dans ce cas-là il ne me reste plus qu'à en appeler à la Municipalité, dont le devoir est d'assurer le calme et l'ordre à l'intérieur des théâtres.

A la représentation des « Huguenots »; les filles d'amour, qu'on les dénomme « dégrafées », « horizontales » ou « grues », cela ne change rien à leur profession, ont été absolument assommantes.

Pendant la romance du page, c'est-à-dire presque à la chute du rideau sur le 1^{er} acte, j'en ai vu rentrer deux, qui étaient déjà dans les couloirs quand s'entendirent les premières mesures de l'ouverture.

Il faut absolument réagir contre cet état déplorable et parquer ce troupeau trop bruyant, qui finira par chasser du théâtre le public sérieux, qui paie sa place et vient pour écouter et entendre une partition!

Je ne suis guère partisan de copier les étrangers, et surtout les Allemands; mais pourtant si nos conseillers ne peuvent trouver d'eux-mêmes une solution pratique de la question, eh bien, qu'ils appliquent simplement le système en vigueur en Allemagne et dont tout le monde se déclare satisfait.

Dans tous les théâtres allemands, un arrêté oblige les directeurs à fermer leurs portes donnant accès dans la salle, aussitôt le rideau levé et à ne le rouvrir qu'une fois l'acte terminé.

De cette façon le public qui s'est rendu au théâtre à l'heure indiquée, pour apprécier la pièce en son entier, n'est troublé par rien dans son attention; et de même, les filles qui n'y vont que pour exercer leur industrie, restent dans les couloirs, si elles arrivent en retard, et jettent là leurs filets sans déranger personne.

Ce système est excellent et si son application arrivait jusqu'à nous, je suis persuadé que personne ne s'en plaindrait.

La Direction elle-même aurait tout à y gagner, car il arrive souvent qu'un artiste qu'on n'a pu écouter qu'imparfaitement est jugé d'une façon partielle

et malveillante par un public énervé, et que le va-et-vient perpétuel a rendu grincheux malgré lui.

De plus rien ne trouble un artiste et ne lui enlève ses moyens, comme lorsque au milieu d'une tirade ou d'un couplet, il entend le bruit de rires, de conversations ou de strapontins qui se lèvent.

Le théâtre n'est pourtant pas une halle où la marée puisse se vendre comme il lui plaît, et je suis certain que, si M. Tournié voulait demander au Maire un arrêté dans le sens indiqué plus haut, il ne recevrait que des félicitations.

On a essayé une campagne contre les chapeaux; des plumes autorisées comme celle de l'ami Cinoh s'y sont même émoussées, mais c'est plutôt la campagne contre le « sans-gêne » des filles qu'il faut entreprendre et en les faisant rentrer à leur place on aura fait œuvre de salubrité publique. Maurice P***.

Ce qu'on voit dans les yeux!

*C'est un ciel d'aube violette
Qui dans tes grands yeux se reflète:
Un ciel où chante l'alouette.*

*Prime chanson de ces matins
Où de l'or tremble en les lointains,
Cendre jaune des soirs éteints.*

*Et le paysage d'aurore
Se réveille en tes yeux encore,
Sortilège de météore.*

*Et j'y vois des coins familiers,
Des vignes et des espaliers,
De longs murs blancs ensoleillés,*

*Et l'argent clair des eaux sereines,
Et des jardins dorés de reines,
Et des étoiles souveraines,*

*Des bois et des chemins connus,
Des fils de la vierge ténus,
Et les printemps qui sont venus.*

*Dans le miroir de tes prunelles,
Naissent les grâces éternelles
Qui chantent l'air des villanelles.*

*Car voici le monde en tes yeux:
Chère, son reflet curieux
Vit dans leur cadre précieux.*

*Chansons, chansons, notes des choses,
Air vibrant où meurent les roses,
En leurs robes à peine écloses;*

*Tableau de la mort du soleil,
Songe de l'aube au ciel pareil,
Lampes mortes dans le sommeil;*

*Tels sont les yeux des bien-aimées:
Corolles d'yeux, d'argent lamées.
Vous semblez vivre en les fumées.*

*Des visions qui sont en vous;
Rêves réels et rêves flous:
Ce qu'on voit dans les yeux est doux.*

Fernand RIVET.

Lettre Parisienne

*détails inédits sur l'affaire
de la rue Chabrol.*

Lorsqu'on écrira l'histoire de la rue de Chabrol — je vous demande bien pardon de vous reparler de cette scie, mais il le faut, et d'ailleurs bien d'autres gens en reparleront encore longtemps — il y aura sans doute des historiens, pour affirmer qu'il n'y eut pas une goutte de sang répandu lors de ce siège mémorable.

Eh bien, les historiens en question se tromperont, tout comme se trompent les journaux qui affirment qu'aucune effusion du rouge liquide n'a eu lieu.

Il y a eu du sang répandu, vous dis-je, et ce sang crie vengeance; et il crie même si bien que des gens en ce moment même s'occupent de venger la victime.

Voici l'histoire. Un jour qu'il y avait un peu plus d'orage dans l'air, et que Guérin, du haut de son toit, avait jeté aux agents des injures et des briques un peu plus que de raison, un personnage franchit, sans être aperçu d'abord, les premières lignes militaires, puis les secondes et les autres, et enfin arriva au beau milieu du terrifiant vide qui régnait devant la maison.

Ce personnage, à la vérité, était d'aspect assez inoffensif. Il ne paraissait même pas, au contraire, armé de mauvaises intentions. Mais la force armée suppose que c'était pour mieux cacher son jeu. On lui fit — ou du moins, j'aime à le croire pour l'honneur de l'humanité — les sommations nécessaires. Il n'en tint pas compte et l'on tira. Il fallut des feux répétés. Le malheureux être ne tomba et ne rendit le dernier soupir qu'après avoir reçu la septième balle dans le corps. Pourtant, cette « infortunée victime de nos discordes civiles » n'eut pas un mot de révolte, pas un geste de blâme à l'adresse de ses fusilleurs.

En somme, si terrible qu'ait été cet être, il faut avouer qu'il était seul contre beaucoup, et si inconscient qu'ait pu être son courage, on ne peut pas dire que ses adversaires aient eu autant de mérite que s'ils eussent enlevé dès le premier jour, d'assaut, ce fort légendaire et un peu vaudevillesque.

Ce fusillé à bout portant, était un simple chien.

Oui, un pauvre toutou qui s'était fourvoyé par là en bon flaneur parisien qu'il était. Un chien qui n'était proba-

blement ni antisémite, ni dreyfusard, un chien qui avait voulu probablement voir le fort Chabrol, et qui avait pensé que sa qualité de chien lui permettrait plus facilement de passer qu'aux dames de la halle, ravailleuses sans succès.

Mais voilà. Les agents étaient de mauvaise humeur ce jour-là. En une autre occasion peut-être, auraient-ils ri, bien que les agents ne rient généralement pas en présence des chiens, d'abord parce que c'est contraire à la dignité du service, puis parce qu'ils ont plutôt la tentation instinctive d'essayer leur coupe-chou et d'en faire un coupe-chien.

Enfin, c'est un chien qui n'a pas eu de veine. Il a peut-être voulu montrer à ses camarades, comme feu Baudin, « comment on meurt pour vingt-cinq francs » et même pour moins. Mais on ne lui élèvera pas de statue à lui. Et cet animal qui apportait peut-être la gaité, la pacification, aura trouvé une mort infructueuse autant qu'elle était héroïque.

Avez-vous remarqué que dans tous les grands événements, dans les cérémonies importantes il y a toujours un chien qui intervient, mais de qui la destinée heureusement n'est pas toujours aussi tragique.

Dans les revues, il y a un chien qui apparaît soudain sur le champ de manœuvre ou dans la cour de la caserne et qui parade comme chez lui.

Dans les grandes solennités, sur les estrades, dans les défilés, dans les cortèges, au beau milieu du vide le plus majestueux, le plus impressionnant, il arrive, joyeux ou ahuri, remuant la queue très impressionné lui-même de l'effet qu'il produit. J'ai toujours eu l'idée que c'était un délégué de la race tiré au sort, ou peut-être nommé au suffrage universel.

Nous ne saurons jamais le secret de ces héros, mais les chiens le savent sans doute, et les membres de la société protectrice des animaux le savent certainement aussi. Car voici l'épilogue de ce drame chabrolesque. Le comité de la société protectrice poursuit les agents qui ont tiré sur le pauvre diable de chien. Ils affirment qu'il était simplement coupable d'indiscrétion, mais que ce n'est pas un crime à punir de la peine capitale. Ils se portent garant que cet animal n'était pas enragé, pas plus que vous, que moi et moins enragé certainement que les agents eux-mêmes. Vous demanderez sans doute comment ils savent que ce chien n'était pas enragé, mais c'est le procès lui-même qui sera chargé de faire la lumière sur ce point d'histoire

E. BOSCH & C^{ie}

Costumiers du Grand-Théâtre

et des Célestins

FOURNISSEURS DE LA VILLE

1, rue du Théâtre, 1
(DERRIÈRE LE GRAND-THÉÂTRE)

LYON

MATÉRIEL POUR CAVALCADES

et Théâtres de Sociétés

Location d'Habits Noirs



GRANDS MAGASINS DU

Printemps

NOUVEAUTÉS

Nous prions les Dames qui n'auraient pas encore reçu notre Catalogue illustré « Saison d'Hiver », d'en faire la demande à

MM. JULES JALUZOT & C^{ie} Paris

L'envoi leur en sera fait aussitôt **gratuit et franco.**

LA PETITE GRAMMAIRE

des opérations de Bourse est envoyée gratis sur demande faite à M. MILLIAUD, 21, faubourg Montmartre, Paris.

LA FIÈVRE APHTEUSE

Le ministre de l'Agriculture vient d'adresser aux préfets une circulaire leur enjoignant de prendre toutes les mesures capables de s'opposer à l'extension de l'épidémie de fièvre aphteuse. Donc le moment est bien choisi pour parler du Lysol.

Cette substance, comme désinfectant et antiseptique puissant, doit être préférée à tous les produits similaires. Pour désinfecter le corps des animaux, les étables, les râteliers, etc., on doit employer une solution lysolée à 3 0/0. Pour traiter les aphtes des onglons, solution de 2 0/0. Pour soigner les plaies de la bouche, de la mamelle, solution à 1/2 0/0. D'ailleurs, nous ne pouvons mieux faire que de conseiller aux intéressés de s'adresser directement à la Société Française du Lysol, 22, place Vendôme, où on leur fournira tous les renseignements nécessaires pour opérer.

CÉRÉALINE GIRAUD

Nouvel Aliment, le meilleur de tous

Pour les enfants et les estomacs délicats

GROS ET DÉTAIL

LYON- 22, rue Victor-Hugo, 22 - LYON

Eviter les contrefaçons

CHOCOLAT MENIER.

Exiger le véritable nom

PIANOS

Ch. MORETTON & C^{IE}

LYON, 9, place des Jacobins, 9, LYON
(ENTRESOL)

Harpes Chromatiques

SANS PÉDALES

LEÇONS -- VENTE -- LOCATION

EN 20 JOURS
GUERISON
RADICALE
DE
l'Anémie
Par l'ÉLIXIR DE ST-VINCENT-DE-PAUL

Seul Produit autorisé spécialement.

Pour Renseignements, s'adresser chez les
SECOURS de la CHARITÉ, 105, Rue Saint-Dominique, PARIS
GUINET, Pharmacien-Chimiste, 1, Passage Saunier, Paris.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

ASTHME ET CATARRHE

Guéris par les CIGARETTES **ESPIC**
ou la **POUDRE**
Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
Le FUMIGATEUR PECTORAL **ESPIC** est le
plus efficace de tous les remèdes pour
combattre les Maladies des Voies respiratoires.

Il est admis dans les Hôpitaux Français et Étrangers.
Toutes Pharmacies, 2^{la} Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

contemporaine beaucoup plus grave qu'il ne paraît.

Vous souriez ? Vous haussez les épaules ? Grave le meurtre d'un cabot errant ! Oui certes, car vous saisirez très bien sans que j'insiste davantage qu'il ne faut, pas qu'on dise que la France est un pays où la justice n'est pas faite pour les chiens.

Arsène ALEXANDRE.

L'Esprit des Autres

Deux banquiers, de ceux qui font des affaires avec l'argent des autres, s'apprentent à quitter le temple de Plutus ; l'un d'eux :

« Allons-nous prendre quelque chose ? »

— L'autre : « Encore ! »



Une assez jolie boutade d'un bibliomane : Un de ses amis lui demandait de lui prêter un livre :

— A vous?... jamais de la vie !

— Pourquoi donc ?

— Un jour, vous m'en avez prêté un et vous ne me l'avez jamais réclamé !

BIBLIOGRAPHIE

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, quai Voltaire, Paris

Sommaire du n° 2220 du 14 octobre.

Chroniques : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — *Théâtres*, par H. Lemaire. — *Musique*, par A. Boissard. — *Variété*: *Fra Diavolo*, par G. Lenôtre. — *La Course de taureaux d'Enghien*, par d'Estoc. — *Les grands Pardons de Rocamadour*, par Boyer d'Agen. — *Le Septième Congrès de Géographie à Berlin*, par X. — *Au Transvaal*, par L. de Montarlot. — *Les Timbres-poste en France*, par E. M.

Explication des gravures, Revue comique, Echecs, Rébus, Créations, Memento de la semaine, Sport, Chronique des courses, Bibliographie, Semaine illustrée, Vélocipédie. Autorobilisme, etc.

Nouvelle illustrée : *Sans Patrie*, par Henri Baraude, illustrations de Mahut.

Le numéro : 50 centimes.

Spéctacles et Concerts

LE GRAND CIRQUE SUÉDOIS

Directeur : Maximalien Schumann,

Tous les soirs à 8 h., grande représentation. Dimanches et jeudis, à 3 h., matinée de familles.

Nombreuses attractions : Le *Carrousel géant* autour duquel évoluent plus de trente chevaux. « Les quatre Rayons de soleil » superbes étalons présentés par M. Shumann ; les Palmers ; le clown Ghezzi et ses minuscules chevaux ; une pantomime follement gaie : le *Cancan en justice*, etc., etc.

CASINO DES ARTS

Concert tous les soirs, à 8 heures.

Nombreux débuts : les Olimos, acrobates excentriques ; les sœurs Hyde, danseuses à transformations ; Mlle Odette Printemps ; MM. Damblement, Casigi et Bordes, etc.

SCALA-BOUFFES

Au programme : *Chez les Gropoulot*, opérette.

GUIGNOL DU GYMNASÉ

30, quai Saint-Antoine.

Tous les soirs, à 8 heures, la *Dame Blanche*, parodie en 3 actes. Dimanches, matinée de famille à 2 heures.

BULLETIN FINANCIER

Les dispositions du marché restent hésitantes, les affaires du Transvaal ne sont, du reste, pas de nature à provoquer une reprise.

Notre 3 o/o se traite à 100,42 ; le 3 1/2 o/o à 102,67. Le Comptoir National d'Escompte est ferme à 597, le Crédit Lyonnais à 955. Le Crédit Foncier à 710 et la Société Générale.

Le Suez cote 3,525.

Tous les fonds étrangers sont en baisse.

Assurance sur la Vie

La rente viagère permet aux époux sans enfants, etc., de s'assurer une vieillesse paisible et indépendante.

A l'âge de 60 ans, le taux d'une rente viagère payable par semestre est à la Nationale de 8,49 o/o soit 5,49 o/o supérieur à l'intérêt de 3 o/o que donnent les valeurs de tous repos.

Si le capital constitutif de la rente était versé à 55 ans, l'entrée en jouissance restant fixée à 60 ans le taux de la rente serait de 11,066 o/o.

La Nationale, dont le siège est à Paris, rue du Quatre-Septembre, 18, tient gratuitement à la disposition des intéressés, tous les renseignements nécessaires.

Le Propriétaire-Gérant ; V. FOURNIER.

Imp. P. LEGENDRE & C^{ie}, Lyon. — Anc. Maison A. Waltener.

DEMANDEZ DANS TOUTES LES GARES ET LES KIOSQUES

LE WAGON

FORTES REMISES AUX MARCHANDS

Indicateur des Chemins de Fer contenant toutes les modifications survenues à l'horaire des chemins de fer P.-L.-M. pour le Service d'Été. — Prix : 30 cent. Franco, 40 cent.

Vente en gros A L'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, LYON et dans ses Succursales.